

## Le Casting de RIDFA 69

Bon, j'ai beau vouloir me la jouer optimiste, cette situation je l'ai déjà vécue. Ah ouais ! C'était l'année dernière, il y a deux ans, trois ans et quatre ans. C'est l'été : toujours pas une thune pour partir, le même banc depuis nos douze ans faisant face au plus immonde immeuble. Si nous étions des Grecs antiques, nous serions dans un labyrinthe au centre d'une île et cela ferait dix ans que nous reviendrions toujours au même point. Bon, vous me diriez : "Où est passé le taureau ?". Désolé, il n'a pas atteint l'âge adulte. Dès que ma mère a su qu'il y avait une bête non marquée qui se promenait en liberté, elle a fait un grand méchoui pour la famille. Ces quatre planches posées sur deux blocs de ciment, Dieu qu'ils en ont vu passer ! Nos premiers techi, nos premières cuites, nos décisions d'arrêter le techi et les cuites. Par contre, il attendra longtemps l'arrivée des filles. A force, il a dû se demander si on n'essayait pas de se la faire entre nous. Toutes les histoires qu'on a pu se raconter sur ce banc ! Un véritable road-movie qui ne bouge pas ! La particularité de ce lieu c'est qu'il était situé hors du champ de vision de nos mères - que ce soit par la cuisine, le salon, la chambre à coucher - ni d'aucune antenne relais portant la djellaba et nourrie au couscous. C'était toujours la même histoire : la location en Espagne a sauté suite au non-versement des arrhes, le camping dans le sud a fermé suite à une inondation, feu de forêt... (Rayer la mention inutile). L'appartement à la montagne de la mère de la copine d'un pote est insquatable suite au retour à domicile de la maman par peur des attentats en Afrique. Alors, comme d'habitude, mise en place du plan B : recherche d'un emploi saisonnier. A une époque, c'était plus simple : on bossait pour la Mairie mais on a atteint le taff maximum de deux ans. Donc, envoi de C.V. à toutes les entreprises de la région, épluchage des annonces d'emploi, squat de l'A.N.P.E., mise en place des pistons familiaux... Après moult tentatives, comme les années suivantes : rien, nada, quetchi, zboub, hatachey, va te gratter. Selon la théorie du quartier, ce serait dû à : "Ecoute, avec ta gueule de bougnoule, negro (rayer la mention inutile) et ton adresse à Vénissieux, tu planes si tu crois que tu vas taffer." Selon les journaux, ce serait dû à : "la conjoncture économique doublée d'un a priori négatif sur la jeunesse issue de l'immigration." Bon que ça soit l'un ou l'autre, on l'a dans le "hum-hum". Mais, j'ai oublié les principes élémentaires de la politesse : nous ne nous sommes pas

présentés. Nous sommes trois : Djamel, Moïse et Jérôme. Nous nous connaissons approximativement depuis la naissance : nés la même année, scolarisés dans la même maternelle, école, collège, lycée et séparation en études supérieures. Nous étions un peu l'exception qui confirmons la règle. Les têtes qui nous ont accompagnés durant notre enfance, on les a perdus à l'entrée du lycée. Ce n'est pas qu'ils aient déménagé mais le BAC montre et démontre que le système éducatif français a complètement abandonné ses enfants. Les survivants ne doivent leur présence en secondaire qu'à leur pugnacité, à un contexte familial favorable, à un coup de cul incroyable ou à une intelligence supérieure. Je pense souvent en mon fort intérieur qu'un gadjo ou une gadji issu d'une banlieue et qui réussit à faire quelque chose de ses études aurait tout pété en d'autres lieux : un infirmier serait docteur, un prothésiste serait dentiste, un BTS serait BAC + 4... Nous, nous avons eu notre BAC la même année. Pour eux, je ne sais pas, mais chaque fois que je repense à mes études, je me demande comment j'ai pu savoir lire et écrire. Je le dois en partie aux coups de ceinture de mon père. Il a dû prendre des cours dans les commissariats de police : il était capable de m'allumer sans laisser de trace sur le corps. Attention ! Il était technique. Il avait élevé le coup de pantoufle à un véritable art. Il tenait ça de son père qui le tenait lui-même du sien et il m'a donné son secret que j'ai foutu à la poubelle. Quand je vois les chicaneries qui sont faites pour ou contre interdire les fessées aux enfants, moi, j'aurais pu faire emprisonner mes parents cent fois. Mais en fait, ç'aurait été le serpent qui se serait mordu la queue : sans le cadre strict du Maghreb, je serais sans doute en prison. Ma bande et moi, nous étions comme tous les gens du quartier : des croisements de gremlins et de psychopathes. Pour nous tenir en respect, nos mères s'étaient armées de martinet achetés au marché. Je te dis pas ! La vendeuse devait rouler en Merco : elle était numéro 1 au box-office. Face aux vendeurs de produits culturels qui faisaient une vente difficilement, sa petite entreprise ne connaissait pas la crise. C'était plutôt quand nos mères crisaient que fructifiait son entreprise. Si le maniement du dit objet était un sport olympique, ma mère aurait eu le statut de sportive de haut niveau. En préparant le repas, elle était capable de m'aligner où que je sois dans la pièce. Et il ne fallait pas compter demander l'asile diplomatique chez Moïse ou Jérôme : c'était le même tarif. Mais je vous parle du martinet mais je ne vous décris pas l'objet : un manche en bois pour le maintien, des lanières de 20 cm de moyenne, ni trop courtes,

ni trop longues pour ne pas perdre ni de la vitesse, ni de la puissance.

Son inventeur devait être un sacré pervers : il avait dû confondre ses enfants avec les animaux de la ferme. Par contre, mes parents, pour les principes, ils étaient number one mais pour le fond, il fallait faire du MC GYVER. Prenons mon cas, vu que j'ai l'impression d'assez bien me connaître. J'ai appris à parler français vers 6-7 ans. Ma mère ne s'était jamais inquiétée de mon intégration puisque, comme la plupart de nos parents, elle poursuivait la chimère de retourner à court terme au bled. Alors, quand tu arrives à l'école primaire - et même plus tard - pour être au niveau, mieux vaut compter sur des professeurs motivés, expérimentés et sacrement bons pédagogues. Mais chez nous, nous avons les jeunes profs, recrues de l'Education Nationale qui postulaient pour les ZEP afin de collecter un maximum de points sur les barèmes de l'Education Nationale, pour vite intégrer une région qui les intéressait ou les mercenaires alléchés par les primes de risque. Résultat, ton éducation, tu la fais avec les supports culturels qui te tombent sous la main : Picsou Magazine et la Petite maison dans la prairie. C'était le feuilleton préféré de ma mère avant l'arrivée des Feux de l'amour et de la parabole. Mon prof de français, c'était Charles INGALLS. Mais, à 6-12 ans, tu n'as pas de recul. Tu prends pas mal de choses au premier degré. J'en arrivais à trouver bizarre que nous ne priions pas avant de dîner en nous tenant la main. Je me voyais bien chrétien protestant avec une femme à la maison portant le chignon, une famille nombreuse, un chien. Patrie, religion, travail : ça devait être PETAINE ou BUSH qui devait écrire le story-board. De plus, je crois que de nombreux lobbys américains se servaient des séries américaines afin de véhiculer leurs idées. Les religieux te collaient des églises partout, les blacks des mondes à leur couleur. Dans le Cosby Show, le premier blanc que j'ai vu apparaître dans la série, il a dû se pointer au moins au centième épisode. Les héros de la série, ils étaient tous avocats, médecins, ingénieurs. Quand tu vois la réalité des américains d'origine africaine, tu te dis qu'il y avait maldonne. Les lobbies sportifs essayaient de développer à travers le monde leurs modes de vie, donc entre autre leur sport. Je ne sais plus qui disait que le sport était l'opium du pauvre, eh bien eux, ils ont tout fait pour être les dealers, ils se sont servis de l'industrie cinématographique. Il suffisait de regarder un film « made in America » pour se demander s'ils ne jouaient pas tous au baseball ou au football

américain ; à croire qu'il n'existait que ces sports.

Si vous voyez un ballon de football, qui chez eux s'appelait le soccer, c'était obligatoirement un chien qui jouait avec. Ils ont même réussi à faire « oscariser » un de leurs films sur les coulisses du football américain, joué par Tom Cruise << JERRY MAGUIRE>>, même le titre est imprononçable... Habituellement ce sont des films universels qui sont nominés : « Danse avec les loups », « gladiator ». Mais voilà ! Ce coup-ci en dehors du mâle américain pratiquant sportif, personne n'a rien compris. Les lobbys sécuritaires ont mis en haut de l'échelle humaine les tenants de l'ordre. Hooker, Miami Vice, New York Police, Chips, Rick Hunter, et encore, j'en oublie. Mais le pire, c'était Texas Ranger. Je ne comprends pas que les gens puissent s'intéresser à l'histoire d'un retraité blanc et violent. Quand je le vois, il me fait penser à Dédé, mon ancien voisin. Ils ont à peu près les mêmes caractéristiques, tout le temps dans les bars, une tendance excessive à vouloir en découdre avec tout ce qui bouge, un âge peut-être trop avancé pour ces conneries, un chapeau pour le Texas, un bob pastis 51 pour Dédé, une ceinture pistolet pour le premier, une banane pour le second. Les deux font respecter la Loi, l'un en débusquant les voleurs de chevaux, l'autre en espionnant les jeunes par la fenêtre. Les deux ont un pote noir car comme dirait Dédé : "Moi, je suis pas raciste. J'ai même un pote noir !". Mais le truc le plus fou, c'est que les lobbys essaient de créer des vocations en rendant cool le rôle de délateur avec Huggy les Bons Tuyaux. On le trouvait super cool à l'époque. Avec du recul, c'était qu'une balance ! Il a donné tous ses potes ! Il en avait tellement donné qu'il faisait des tarifs de groupe ! S'il avait vécu en 1942, on aurait pu lever un voile de l'Histoire : celui qui aurait vendu Jean MOULIN, ç'aurait été lui. Trois enfants issus de l'immigration : un d'Afrique du Nord, un d'Afrique noire et un d'Asie. Nos mères se sont rencontrées dans les ateliers d'insertion mis en place pour leur enseigner l'essentiel : la cuisine européenne, la couture et s'il restait du temps, le langage et le principe de l'alphabet français. Elles ont ce point commun d'être venues jeunes en France sans parler la langue et sans aucune idée des coutumes occidentales. Les premiers temps, ça devait être marrant de les voir discuter entre elles : le langage utilisé devait être du franco-arabo-wolfo-indien et beaucoup de gestes qui de loin pouvaient faire croire qu'elles s'embrouillaient entre elles. Très jeunes déjà, on était inséparable. Non par obligation car on était trois

gamins et qu'on devait se supporter mais par véritable attirance.

Dans les banlieues, il y a toujours des groupes de vingt à trente gamins par quartier, eux-mêmes divisés en sous-groupes. Nous, on se considérait comme des "Melting potes". Nous faisons tout en groupe. Nous allions au sport ensemble. Nous allions au ciné ensemble. On écoutait la même musique. On aimait les mêmes habits. Si l'un de nous se pétait la jambe, on était trois à boiter. On ne mangeait ou ne buvait quoique ce soit sans en avoir préalablement proposer au groupe. Maintenant, quand je suis avec d'autres potes (si, si, ça m'arrive) s'il tape dans son croissant sans m'en avoir proposé, je le prends très mal. Je te raconte pas l'été quand on s'envoyait une bouteille d'eau à la fin d'un match ! Sur le fond, y avait autant à boire qu'à manger. Si l'un de nous draguait une fille, les deux autres lui cassaient son coup. Mais avec ce genre de relations, faut faire attention aux transferts. Combien de fois, plus jeune, la mère de Moïse m'a convoqué pour me tirer les oreilles parce qu'il avait encore fait une connerie ! Et vu que c'était une connerie ambulante, j'ai eu vite les oreilles de Dumbo. Donc, on était trois. Nous étions originaires, comme diraient les média, d'une "banlieue sensible". Sensible, je n'ai jamais trouvé. Dure aurait été plus le mot. Nous vivions en autarcie depuis plus de 20 ans entre deux tours. Il y avait moi, Djamel, de parents d'origine tunisienne, Moïse d'origine congolaise et Jérôme d'origine indienne. On se retrouvait par notre amour du basket, dans une banlieue à dominante football. Platini ne nous faisait pas rêver : un petit grassouillet aussi rapide que ma grand-mère paraplégique, ce n'était pas hyper excitant. Nous, c'était la NBA : deux mètres de muscles vifs, rapides et méchants. On n'était pas non plus des adeptes de la musique Funk, l'hymne national de la république populaire de la banlieue. Nous, on était plus Rap, à faire venir de Paris des Mix Tapes avec les premiers chants des NTM, IAM, Les Vrais Savent. On n'était pas non plus jeans serrés, chemise Lacoste, Air Max aux pieds. Nous, c'était jeans baggy, tee-shirt baggy, baskets baggy. Nous devons nous voir huit heures par jour. Mais il faut croire que ça ne nous suffisait pas. J'avais un forfait de portable dit "Passion" de 10 heures avec Moïse, plutôt qu'avec Jérôme vu que les relations humaines, c'était pas trop son truc. Ce forfait, à la base, devait servir pour les couples d'amoureux que les kilomètres éloignent. Nous, on en était pas là et on n'avait même pas l'excuse de la distance. On habitait l'un en face de l'autre. Gamins,

on s'apostrophait de nos fenêtres. La technologie évoluant, nous nous racontions nos journées passées ensemble de GSM à GSM.

Le vendeur du portable m'a donné une demi-heure d'appels en plus vers un numéro pensant qu'il s'agissait de celui de ma petite blonde, s'il avait su que c'était pour mon grand noir! On était trois caractères différents : moi l'exubérant, Jérôme le réservé et Moïse le débrouillard. Moïse était un grand Black. Il devait bien faire deux mètres. La génétique lui a donné double dose. Il faisait deux pompes et quatre abdos et c'était suffisant pour qu'il soit mieux foutu que Conan le Barbare. Je n'ai jamais été peureux : tu peux venir armer et emmener tes copains que je ne reculerais pas d'un cran. Par contre si l'envie de se confronter physiquement avec moi lui passer par la tête, j'irais me terrer le plus loin possible de ses deux énormes poings. Une chance pour l'espèce humaine peuplant notre quotidien, il était d'un calme, à la limite du paranormal. Souvent il me disait : "L'ennemi du Business, c'est les nerfs." Et du point de vue Business, il ne donnait pas sa part au chien. Ce mec avait une imagination et un bagou hors du commun. Et son carnet d'adresses était l'annuaire téléphonique. Ça lui payait ses études et mettait un peu de manioc dans la casserole familiale. On parle souvent d'économie parallèle. Mais comme dans l'économie classique, il y avait les fournisseurs, les grossistes et les détaillants. Il était trop honnête pour fournir. Il risquait trop gros à prendre le rôle de receleur. Mais c'était le meilleur des détaillants parce qu'il achetait les produits au meilleur prix et les revendait au maximum. Le plus marrant, c'est que 60% des produits vendus étaient honnêtes. Produits achetés en gros, ventes aux enchères, promotions Internet : le tout c'était de faire planer une odeur de soufre. Les types en achetant un appareil photo numérique croyaient signer leur entrée dans la mafia. "Les bourgeois qui s'encanaillent remplissent les poches de la racaille". L'avantage que Jérôme et moi nous pouvions en tirer, c'est qu'il nous faisait croquer en premier. Mais, quand t'as pas de dents, t'es honnête par obligation. Moïse était l'aîné d'une fratrie de cinq. Autant dire que ses frères et ses sœurs ne bougeaient pas une oreille. Il était d'une sévérité extrême : qui aime bien, châtie bien. Il devait avoir une dose d'amour incroyable. Comme Françoise DOLTO, il était plein de principes. Sa théorie, c'était : une carotte, quinze coups de bâton. Et non le contraire, Sinon, c'est toi qui te fais carotte. Avec tous ses trafics, il finira peut-être un jour en prison ou il ne fera jamais les études qu'il mérite au vu de ses capacités.

Mais il était hors de question que sa famille n'ait pas 100% de chances dans la vie. Aucun n'était scolarisé dans nos tristes établissements : il s'était démerdé pour qu'ils prennent des options compliquées comme le russe pour pouvoir intégrer collèges et lycées de centre-ville. Je pense qu'ils réussiront tous et c'était sa plus grande fierté. Sa maman était la bonté même. Elle vivait, respirait, avançait pour ses enfants. Elle faisait des ménages dans les bureaux deux/trois heures le matin. C'est elle qui nettoie les traces de café que tu as laissées sur ton bureau et se casse le dos pour vider ta poubelle. Moïse était le seul des enfants qui avait des souvenirs précis de son père. Il devait avoir 8-9 ans quand en allant chercher son paquet de cigarettes, il s'est fait renverser par un camion. Comme quoi, fumer tue. C'était un gamin. C'est devenu un homme. Une flamme, du jour au lendemain, s'est allumée dans ses yeux : c'est devenu le phare qui guidait sa famille. Jérôme était tout à fait son contraire. Il devait mesurer 1m72 debout sur une chaise les bras levés. Il était ni black, ni blanc. Bronzé toute l'année, sans un regard pour les UV. Fils unique de parents indiens qui ont fui une région, en guerre avec leurs voisins pakistanais pour quatre collines et une rivière. A la différence des machines à tchatcher que nous étions, lui c'était le monde du silence, le grand bleu 24h/24. Le peu d'expérience que j'ai des enfants uniques – vu que c'était plutôt rare chez nous – me faisait remarquer qu'ils sont soit surexcités, soit d'un calme fou. A côté de Jérôme, un moine tibétain passerait pour un raver sous extasy. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, c'était pour dire un truc intelligent ou marrant. Ce n'était pas qu'il soit plus malin mais comme ce n'était pas perdu dans un flot de mots, c'était peut-être plus marquant. Quand on n'était pas sur notre banc, on squattait chez lui. Il avait l'arme magique : sa propre chambre. Le calme y régnait en maître à comparer du hall de gare qui me servait de dortoir. Il vivait avec sa mère : ses parents avaient divorcé. Tous deux étaient médecins en Inde mais leurs diplômes n'étant pas reconnus entièrement en France, ils bossaient comme internes à l'hôpital. Ça permettait au système hospitalier de combler son déficit de médecins par de la main d'œuvre moins chère et qualifiée. Parfois, ça crée des situations cocasses : tu te casses la jambe en visitant Bombay, tu te fais rapatrier car tu flippes de te faire soigner sur place et à peine arrivé en France, c'est le père de Jérôme qui t'accueille. Ça peut transformer

n'importe qui en fou parano. Ses parents se sont séparés quand il avait 13 ans.

Il paraît que c'est pas rare chez les intellectuels. Pour cette raison je suis plutôt content que mes parents aient arrêté l'école au CM1. Même s'il n'en parle jamais, je sais que Jérôme le vit super mal. Le seul avantage qu'il ait tiré de ce divorce, c'est que son père a eu des jumelles d'un autre mariage et qu'il considère les deux petites comme ses propres enfants. De nous tous, le seul qui ait vécu une histoire sérieuse avec une fille, c'était Jérôme. Il l'avait rencontrée au Collège. Elle s'appelait Marion. Sa famille avait suivi le papa qui suivait lui-même la délocalisation de son entreprise du Nord de la France à chez nous, pour profiter des avantages de la zone franche et des pots de vin que l'équipe dirigeante pouvait sans doute récolter en échange des emplois créés et des taxes professionnelles collectées. Les journaux les appellent "les patrons véreux". Ils voguent de subvention en subvention, un peu comme des parasites, hormis qu'ils portent des costards. Mais pourquoi se gêner ? Ils ne risquent rien. Comme Moïse, ils font du business légal. Tu braques une grand-mère, tu prends six mois ferme dans une prison surpeuplée, à vivre "Midnight Express" sans quitter la France. Tu détournes des millions d'euros en mettant des centaines de salariés au chômage, tu prends du sursis et au pire trois mois en cellule VIP, genre "chambre de maison de repos" et t'en profites peinarde pour écrire un livre. J'ai déjà le titre: "Patron et détenu". Ça te paiera au moins tes vacances à Saint-Barth ! Dès qu'il a vu Marion, Jérôme a eu l'impression d'avoir les jambes coupées. Il a mis ça sur le compte d'un coup de foudre. Moi, je pense qu'il avait un syndrome grippal non diagnostiqué. Le nombre de couples malheureux qui ont dû se créer sur un malentendu alors qu'ils avaient mal digéré, qu'ils étaient fiévreux ou je ne sais quoi encore. Ces multirécidivistes du divorce devraient toujours prendre un Efferalgan avant de mettre le nez dehors, ça leur éviterait des frais d'avocat. Pour en rajouter, elle avait les yeux couleur bleu pacifique comme la Golf du père de Jérôme. Ce con a dû croire que c'était un signe. Pour un mec qui ne parle jamais, avec elle, il était toujours dans la tchatche. Ça a duré au moins deux ans : il l'a eue à l'usure. Nous, notre rôle, c'était de s'assurer qu'il n'ait pas de concurrence. Le mec qui voulait lui adresser la parole devait montrer patte blanche sinon c'était celle de Moïse qu'il prenait dans la tête. Personnellement, je pensais que cette fille rendait idiot notre pote mais ça nous a appris à nous comporter



avec la gente féminine. On observait son comportement et nous n'avions qu'à faire son contraire.

Le nombre de fois, minot, où on se tapait cinq kilomètres aller-retour pour qu'il la rencontre par pur coïncidence à la sortie de son cours de chant ou encore en sport l'option yoga que nous avons dû prendre pour être dans la même salle qu'elle. C'est la première fois que je n'ai pas eu la moyenne en éducation physique. Et, pour être honnête, les amourettes de jeunesse, c'est vicieux parce que les gamines, elles sont peut-être mignonnes à 13 ans mais à 17/18 ans, elles font parfois flipper, mais toi, comme t'es toujours amoureux, tu ne le vois même pas. De plus, sa relation, c'était limite du racket. Le peu de thunes qu'il avait finissait en cadeaux, Mac Do et cinéma pour Madame. Tout ça pour une meuf qui ressemblait plus à Madame Tout le Monde qu'à Miss Monde ! Ils sont restés deux ans ensemble, jusqu'à ce qu'elle le vire pour un baltringue, choriste à ses heures. C'est le plus grand service qu'elle ait pu rendre à Jérôme. Ça lui a permis d'ouvrir les yeux et de se rendre compte qu'il était mieux sans qu'avec. Elle avait sans doute voulu goûter à la soupe du voisin, pensant qu'elle avait meilleur goût. Mais quand elle a voulu revenir, Jérôme avait changé de regard. Par la suite, Elle nous a gonflés pour qu'on parle à son ex. Elle a dû croire qu'on était ses amis. On lui a expliqué que si nous la supportions, c'était pour notre pote, que nous ne l'aimions pas et que sa seule chance de le revoir un jour c'était s'il devait par hasard passer à Star Academy. Je crois qu'elle a compris : on ne l'a plus jamais revue. Et moi, Djamel. J'étais un grand brun aux yeux verts. La couleur de mes yeux était sans doute due aux Croisades, ou pour être plus précis, aux croisements forcés liés aux Croisades. Les rebeus bruns aux yeux bleus ou verts ou de peau blanche, qui se la pètent dur car c'est "in", s'ils savaient que c'était dû au viol d'une de leurs ancêtres, ça les calmerait peut-être un petit peu. Mes parents sont venus pour deux/trois ans en France pour travailler, il y a déjà 25 ans. J'ai du mal à me décrire. Je suis le contraire du cliché du petit arabe sec. Je suis assez grand et costaud. Je pense que si tout le Maghreb avait été comme moi, c'est nous qui aurions colonisé la France. Et ça serait tes parents qui auraient émigré chez moi. "Chéri, appelle Police Secours ! Il y a trois blancs qui squattent en bas de chez nous !" Nous sommes quatre garçons. Ma mère malgré toute la magie noire de ses ancêtres n'a pu avoir la fille tant convoitée. Pour moi, ce fut un soulagement : j'aurais tremblé jusqu'au mariage qu'elle rencontre un

type comme moi. Sinon, je pense que je suis un jeune adulte surexcité, toujours à faire cent choses en pensant à mille choses.

Mes parents étaient tous les deux commerçants, le seul commerce du quartier ouvert douze heures par jour l'hiver, quinze heures l'été. Fermé au mois d'août, lorsqu'on rentre au bled. Mon père tenait énormément à notre épanouissement par le jeu, on pouvait lui demander n'importe quoi, il nous répondait toujours et invariablement : va jouer ! Ma mère, comme toutes les mères maghrébines, était extrêmement possessive. Sans être une star, j'avais déjà un agent artistique. Elle gérait tout : copines, école, boulot. Tout ça, sans pouvoir parler quasiment un mot de français. Un beau matin, à notre réveil, vers 15-16 h, Moïse nous convoque à notre base. A notre arrivée, le banc était déjà occupé. Après leur avoir gentiment demandé de bouger avant que cela ne dégénère, nous vîmes arriver notre acolyte avec son sourire de Huggy Les Bons Tuyaux. Rappelons-nous ses derniers sourires : une superbe voiture pour rien aux enchères mais hélas après acquisition, sans moteur ; une boîte de nuit à 80 kilomètres mais "no soucy", le videur c'est son cousin, seul problème c'est son jour de repos ; trois places avec conso à l'œil dans un pub super mode, mais le vendredi c'est soirée garçons... Mais aujourd'hui, il est armé. Il nous extrait une annonce qu'une amie lui a dégotée sur Internet : "Recherchons jeune homme 18-25 ans, issu de l'immigration pour figuration dans un téléfilm sur la banlieue. Tournage dans le sud de la France. Nourri, logé, voyage remboursé. 100 euros par jour. Débutant accepté." Le casting est pour demain en ville. Pesons le pour et le contre. Le positif : des thunes, pas de carton à porter, le soleil, et un risque de rencontres fortuites avec de jeunes comédiennes à fort potentiel pécuniaire. Le négatif, on ne peut pas emmener le banc. Après un vote dictatorial de ma part, la décision de casting fut prise. Si nous étions pris ça n'aurait été que la second fois que nous serions parti en vacance ensemble mais la première vous vous rendez compte qu'elle ne compte pas. Il y a quelques années mes parents pour couper les 3 longs mois de rouille qu'il savait inéluctable pour nous trois et éviter les mauvaises idées pouvant naitre de trop d'inactivité avait persuadé la mère de Jérôme et maman moïse de nous prendre une colonie de vacance commune, mon père qui a toujours des plans a 2 balles avait entendu un message du consulat tunisien comme quoi il organisait des camps pour faire découvrir le bled a la second génération, grâce au nombreux piston de mon père a base d'amitié du foyer Sonacotra des années

70 et de contrôle policier avant reconduite à la frontière on a pu inclure mes deux comparses au départ.

Cinquante pour cent était pris en charge par le gouvernement tunisien le reste était du par les familles et les tickets vacances de la mairie ça ne marchai pas, au vu des difficultés financières de la famille de moise la mère de Jérôme pris en charge une grosse parti du solde sans en parler, encore aujourd'hui la mère de moise doit croire que le billet pour le monde de la harissa c'est donné. Cette aventure est vraiment le ciment de notre amitié, la semaine dans le pays de mes ancêtres fut la pire galère vécu et que nous vivrons sans doute jamais, un mélange de midnight express et des bronzes à la plage. Dès l'adieu à nos parents à l'aéroport c'est parti en sucette dans le hall d'embarquement on a vite remarqué que nous étions les plus jeune, nous venions tous juste de soufflé nos 16 bougies après renseignement notre groupe partait avec des adultes d'une vingtaine d'années lunaire et de pas plus de 8 ans d'âge mental et pour couronner le tout il avait pour point commun d'avoir fait de la prison, c'était un groupe de resocialisation encadré par 3 éducateurs avec le charisme de dominé masochiste, n'ayant pas trouvé assez de second génération plutôt que d'annuler le voyage et rembourser nos parents il nous avez inclus dans un groupe dis de second chance, je suis persuadé que mon père était au courant mais vu la pince que c'est et que le voyage était bon marché il a dû dire banco. Le vol vers Djerba Tunisie 1h38 nous a donné le ton pour le reste de notre séjour, les hôtesse encadrait avec les plus grande difficulté un groupe de Joey Starr, c'était a celui qui gueulait le plus fort, qui allumait sa cigarette dans l'avion a celui qui essaierait d'embrouiller le Stewart lors des achats duty free, à cet instant précis et au vu des regards de prédateur qui nous lancé on la fortement regretté notre banc, le respect dans notre quartier on la gagné avec les années, les lascars nous lâché la grappe vis à vis de ce que nous avons prouvé mais là nous repartions a zéro, en infériorité numérique, et avec une dizaine d'année manquante. L'accueil chaleureux des douaniers les ont un peu calmés mais ce fut reparti de plus belle à peine l'aéroport quitté. Pour nous accompagner à notre camp il avait affrété un bus bien plus ancien que l'indépendance, la seule révision qu'il a dû avoir c'était l'huile et les bougies, il avait vécu 30 ans dont une guerre de libération sans trop d'anicroche mais une vingtaine de gremlins surexcité ont suffi à réduire a néant l'habitacle intérieur les encadrant ayant peur de se faire encadrer se taise et moi

et mes copains nous avons gagné le concours de miniaturisation.

Notre lieu d'habitation durant les jours qui arrive était un camp de scout, le scout tunisien comme le français est issu d'une bonne famille, avec un déguisement tout aussi ridicule, le prêtre lubrique en moins. Les chambres avait une capacité de 2 lits, douche et sanitaires commun mais y'avait pas moyens que l'on se sépare, on préférait dormir à tour de rôle par terre plutôt que de postuler pour devenir la copine pas sage d'un grand. Avec du recul nous nous comportions comme des types en prison une sorte de OZ au soleil. Le deuxième jour la bande d'orang-outan n'avait pas trouvé plus malin que de bruler le drapeau tunisien qui trôné fièrement au centre du camp, quand j'ai vu le reste de l'étendard à mon réveil je suis allé demander courageusement l'asile diplomatique pour la journée avec mes potes à une vague connaissance de mon père qui tenait boutique dans le coin en effet vu le patriotisme ambiant et l'importance donné en ses contrés au colleur du pays j'étais sur que ça allait partir grave en vrille. Le soir au retour au camp bien gavé de thé et de corne de gazelle les visages tuméfiée nos colocataires me fit me baisé les mains de ma connaissances des us et coutumes de la police local. Cette nouvelle péripétie ne fit que confirmer qu'on était tombé dans un sérieux nid d'abeille. Nos encadrant, vu la dangerosité des habitant du camp avait foutu le camp et les nombreuses excursions prévu étaient parti avec eux. La soupape de sécurité liée au manque d'activité dans les quartiers ou en prison était la même la télévision, abrutissant assez pour couper court en général a tout velléité, il fallait surtout pas rater le 364 épisodes de Mc Gyver (le premier homme service après-vente), mais sous le soleil de télé il y'en a point, y'avait du sable une plage infester d'algue à proximité d'un tuyau d'évacuation et la pas question d' aller squatter le banc de sable voisin tout propre il était dévolu aux touristes européen dans le monde entier les plages sont domaines public mais en Tunisie y'a pas moyen les hôtels postes 2 molosses aux points cardinaux de leur bout de sable avec autorisation de violence si tu montres pas patte blanche nous avec nos pattes d'oursions brun y'avait pas moyen, on avait même pas un ballon un jeu de carte aucune assurance de revenir en franche et la bouffe à virer du pas très bon a franchement déguelasse. Déjà que l'ambiance était chaude elle à virer au méga brulant. Bien sur Jérôme na pas tarder à se distinguer, pendant que Moise et moi faisons la quatrième sieste de la journée, notre acolyte à

refuser " d'avancer "de l'argent a un des psychopathes résultat nez cassé, un œil violacé, la lèvre inferieur parfaitement déchiqueter, au moins une vingtaine d'hématome gros comme des pommes sur tout le corps, le vol de sa montre, de son portefeuille et de sa carte d'identité. Quand on a vu l'état de notre pote notre sang n'a fait qu'un tour il m'a fallu toute mon énergie pour retenir Moise et le persuader de faire plutôt à ma manière, dès mon arriver je me doutais de cette issu dans cet optique j'avais confisqué pelles et râteau de l'hôtel voisin que j'avais transformé en arme de deuxième catégories. Puis nous nous sommes calfeutrer dans notre chambre avec pour seul repas la haine au ventre, durant la fin de journée et une bonne parti de la nuit, on a tambouriné à notre porte, à travers la porte nous nous faisons insulté et menacé de milles tortures, il devait penser que nous nous étions terré de peur. Nous avons attendu 4h du matin quand leur attention c'était détourné de notre cas trop persuadé de leur force et de leur réputation aidé en cela par pas mal d'alcool bon marché tunisien bien plus facile a trouver en pays musulman que bien d'autre aliments de première nécessité. Apres un discours à mes troupes tiré des plus grande tirade de généraux peuplant notre histoire "bravehard" le roi Arthur "The Patriot" "Robin des bois" "Vercingetorix" à base de fils de pute de gros batard d'enculer de sa race, nous investissâmes les chambres des tortionnaire de Jérôme et de ses acolytes à 4h30 précise, sur les six que nous avons jugé coupable aucun ne rentrèrent en France en même temps que nous, il était toujours hospitalisé le jour de notre départ, on a récupérer les affaires de Jérôme et les leurs en cour de route mon lecteur de minidisque je l'ai adopté en Tunisie. Le lendemain après le départ des ambulances, nous attendions patiemment l'arrivé des forces de l'ordre Jérôme avait déjà pas mal reçu on décida moise et moi d'endosser la responsabilité des actes et on enferma Jérôme dans la penderie, nous étions près nous avons pas peur nous étions plutôt soulager, J'ai rien retenu de mes cours de français hormis une phrase que notre prof de français en troisième avait écrit sur le tableau "Mieux vivre debout que vivre à genoux" il se serait abstenu s'il avait su que dans petite tête brune sa avait pris plus d'importance que de la craie blanche sur de l'ardoise noir. Mais encore aujourd'hui les répercussions de nos actes m'étonnes encore pour seul réprimande je n'ai eu qu'un clin d'œil du policier venu signé le bon de départ de nos victimes et anciennement bourreau. J'hésite toujours sur ce qui nous a sauvé, nos jeunes âges a l'époque, le

fait que j'ai appelé mon oncle à 5h du matin alors que jusque-là je n'avais pas voulu le déranger depuis mon arrivé à KOH LANTA et vu que las bas tout le monde était cousin il devait bien connaitre au moins un policier en place, ou bien encore le fait que ceux que nous avions esquiné était les instigateurs du réchauffage de la planète via un drapeau tunisien. Nos deux dernier jour passé au camp, fur d'un calme profond, les survivant de notre nuit des longs couteaux ne s'adressait à nous avec déférence, tout le monde s'était trouvé de l'animosité avec les hospitalises les sourires et les tapes dans le dos avait remplacés les regards de prédateur et les gestes menaçant. Malgré tout jusqu'à notre traversé de la frontière, j'avais peur que notre passé récent ne nous revienne en boomerang. Mon oncle nous a accompagner jusqu'au douanier pour nous rassurer une cartouche de cigarette au fonctionnaire, lui raconta une ou deux blagues ce qui nous a permis d'embarquer les premier dans l'avion, lorsque ce dernier décolla je ne pus réprimer une larme on était des gosses a notre départ de France ça nous a sacrement endurci, il m'a fallu deux ans pour retrouver un sommeil raisonnable et jamais nous ne parlons de cet épisode entre nous, je crois que l'on peut parler d'expérience traumatisante. Nos parent respectif ne furent jamais au courant mon oncle tenu sa langue, ils croient toujours que l'on s'est éclaté et que Jérôme et tombé d'un dromadaire, alors ce film dans le sud, je veux le faire. Le départ, le lendemain, eu lieu à l'aube naissant, vers 10h du matin. Arrivés à l'adresse, nous avons cru que nous nous étions trompés : rangée bien gentiment en file indienne, une brochette qui sentait bon le terroir berrichon. Ils avaient dû se gourer en lisant l'annonce : ils ont dû lire migration au lieu d'immigration et, téléfilm sur des gens qui sont passés près d'une banlieue au lieu de téléfilm sur la banlieue. Bon, ils avaient des excuses. Quand vous avez regardé le feuilleton la Famille Ramdam, l'erreur pouvait être admise. C'était un vrai couscous Saupiquet, 100% pas Hallal, des acteurs d'une blancheur à faire pâlir un dentifrice éclat diamant. Au générique, il n'y avait que des François, Francine et Francette. C'était une série sur une famille arabe sans arabe : il ne fallait pas non plus choquer les téléspectateurs! Le jour où on verra des têtes bouclé dans la lucarne magique je paierais peut être ma redevance. Il y avait bien une demi-heure de file d'attente. Déjà, cinq minutes à Carrefour je passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Alors là, j'ai dû innover sur la coloration. Dans ce cas, Jérôme trouve toujours les mots pour me faire patienter : "Comme tu me stresses ! Si t'es pas foutu

d'attendre, rentre à pieds." Rentrer à pieds : acte consistant à utiliser la force motrice de ses jambes afin de regagner son domicile.

Mais, même défini comme cela, ce n'est pas présentable : il y a un trop grand risque de fatigue et moi, c'était ma kryptonite. Par chance, une charmante dame, pour nous faire patienter, nous a distribué un texte à apprendre dans les vingt minutes. Ça nous a renvoyé bien dix ans en arrière : on se voyait déjà tous les trois au coin. On restait debout, sans pouvoir bouger parfois pendant des heures à se demander si le système éducatif en vigueur à l'époque n'espérait pas déjà nous préparer à un futur emploi dans la sécurité. Le texte que nous avions à apprendre tenait sur une feuille : nous devions appeler un pote par la fenêtre et lui tenir une conversation quelconque. Pendant que la file d'attente apprenait religieusement les cinq lignes, nous, on était pété de rire en parodiant le sketch des Inconnus : "Eh, tu descends ! Pour quoi faire ?" A un moment, quand même, l'attention de Jérôme a été piquée par le fait que chaque membre de la Confrérie des Hommes Blancs tenait une pochette. Après la récitation, il y avait peut-être contrôle ? On s'est quand même renseigné. En fait, l'annonce stipulait d'apporter un C.V., photos du visage, de plein pied, de profil et deux/trois papiers administratifs. Nous nous retournâmes vers Moïse qui venait de comprendre qu'il n'avait imprimé que la moitié de l'annonce. Ça ne m'étonne même pas : avec son imprimante dégotée à moitié prix, il ne fallait pas s'attendre à un travail complet. Mais tout de même sans regret, vu que se la jouer Classe Mannequin avec l'appareil photo jetable familial, ça ne l'aurait pas fait. Lorsque nous pensions toucher au but, que la porte était à portée de mon regard de myope, que tel Ulysse et son équipage arrivant de son odyssée, nous allions accoster, une nouvelle bouffée d'angoisse nous inonda. Derrière la porte, une nouvelle file d'attente continuait en colimaçon dans le bâtiment. J'avais l'impression d'être à Disneyland. Hormis qu'on n'allait pas voir Mickey, mais que c'était nous les Mickeys. Dans ce genre de situation, nous n'avions pas d'autre choix que de rentrer en contact avec les indigènes de centre-ville qui nous entouraient. Fascinant ! Etonnant ! Je me serais cru sur Arte, le National Geographic se casse la tête à aller au bout de la terre alors qu'un ticket de métro à 1,35 euros nous faisait découvrir une peuplade avec des mœurs, des us, un langage tout à fait amusants. Et nous ne pouvions pas être en meilleur lieu pour nous immerger, comme tout bon scientifique que nous étions. Nous avons décidé de concentrer nos études sur une

partie de la population afin de mieux l'explorer. Après concertation, nous avons décidé que ce serait la demoiselle entre 18 et 30 ans.

Mais, attention : nous étions très stricts sur notre panel d'évaluation. Elle devait avoir obligatoirement deux bras, deux jambes, être humaine, peser moins d'un quintal - et encore, pour Moïse, c'était négociable - et surtout, il fallait qu'elle nous calcule. Chacun voit midi à sa porte mais nous, comme nous n'avions pas l'heure, il ne fallait pas se la péter le bourgeois gentilhomme : du moment qu'elles nous souriaient, elles étaient mignonnes. Il fallait quand même avouer que les retombées de nos recherches furent bien au-dessus de toutes nos espérances. D'où l'on vient, la concurrence entre mecs était extrême pour les faveurs de deux/trois filles qui étaient abordables. Avant de faire de grandes lois sur la parité à l'Assemblée Nationale ou dans les entreprises, il fallait penser à nos pauvres quartiers. Des filles, il y en avait. Mais entre celles qui savaient qu'il n'y avait rien de bon à tirer de nous et qui restaient donc calfeutrées chez elles, les sœurs des potes qui pour un regard trop appuyé vous massacraient jusqu'à décision de votre coming out et un gros pourcentage qui préféraient les blonds aux yeux colorés, nous devions trop leur faire penser à ce qu'elles vivaient au quotidien. Je me les représente le soir dans leur chambre s'imaginant qu'un bel Alexandre viendra les enlever sur un cheval blanc pour les emmener vivre dans un château immaculé, loin de leur poste de caissière à Carrouf. Tandis que nous, nous ne pouvions leur fournir qu'un dromadaire, une tente de bédouin et la même vie. Mais là, c'était à peine croyable : on était à la mode, on était beautiful. Pour les mêmes raisons qu'on était de gros paysans chez nous, des grands blacks, rebeus, elles ne devaient pas en croiser tous les jours. Nous faisions exotiques. Pourtant, c'était pas gagné parce qu'en ce moment, on se retrouve avec un nouvel écriteau accolé à nos t-shirts Puma avec écrit dessus : "machos de banlieue". Déjà que nos couleurs de peau nous aident pas au boulot ou dans les études, on est triplement grillé avec les filles en général. Comme on vit en té-ci, elles croient qu'on va les gifler au lieu de les câliner. Déjà qu'elles ne voulaient pas faire d'enfants avec nous suite à "Jamais sans ma fille", de peur que l'on se barre dans notre pays d'origine avec. Mais le blème-pro, c'est que notre pays, c'est la France. Donc, hormis s'enfuir à 200 mètres, il n'y a pas grand risque. Mais grâce aux Chiennes de Garde, aux Ni putes ni soumises et autres pseudo groupes, on se retrouve affublés d'une réputation de briseurs de midinettes. Mais, c'est pas d'être issu



d'une banlieue qui crée le machisme, c'est le manque d'éducation amplifié par la précarité sociale.

Ce sont des types avec un QI d'animal de ferme qui embrouillent des meufs qui sont pas assez malignes pour comprendre que c'est anormal. Si tous les groupes féministes appuyaient pour qu'on envoie des éducateurs, des profs compétents au lieu de journalistes dans les banlieues, la situation s'améliorerait plus rapidement. A force de croire que Momo de la tour 14 qui a eu son BEP de plomberie du premier coup est un génie, on ampute l'ambition de tout un quartier. En 3<sup>ème</sup> l'orientation principale proposée, c'est BEP chaudronnerie. On se demande combien il y a de druides en France pour qu'il y ait une telle conso de chaudrons. Aux USA, des programmes civiques sont mis en place dans les ghettos pour présenter des types qui ont grandi dans les mêmes conditions et qui ont véritablement réussi. "Ce n'est pas pour te casser Momo, mais joues pas le guide quand le seul livre que t'aies jamais lu c'est Télé 7 jours". Ce n'est pas pour jouer au ministre de l'éducation ou à l'encenseur du programme scolaire américain, mais en France, jusqu'à la faculté voire plus loin, on fabrique un troupeau de moutons de taille et de fourrure identiques. Il faut être à peu près moyen en tout pour avoir un diplôme quelconque : Brevet, BAC, Licence, Maîtrise, selon l'envie du candidat. Une lacune dans une matière peut vous fermer les portes d'un de ces diplômes et il n'y a pas d'échappatoire car tu ne peux pas revenir en arrière pour combler tes faiblesses parce que ta reum elle est au maximum des heures sup qu'elle peut supporter. Donc, personne ne te paiera les cours de rattrapage dont tu as un précieux besoin. Et même si on te les payait, ce n'est pas sûr que ça marche car tu peux passer par devant, derrière, revenir plus tard, quand ton cerveau n'aime pas, il ne laisse rien rentrer et ça laisse sur le carreau certains potentiels. Moïse est un génie non reconnu en mathématiques. De tête, il va plus vite que toi et ta calculatrice. Tu le branches sur au jeu "les chiffres et les lettres", il est impressionnant. Je ne l'ai jamais vu ne pas avoir réponse à un calcul. Par contre, à part con, pute, sexe, il ne trouve pas un mot aux lettres. Résultat, au lieu de se diriger vers une filière mathématique puis science à la face, il a eu un Bac comptabilité, bien moins difficile à avoir lorsqu'on pense que Victor HUGO est un créateur italien de costards. Tandis qu'outre Atlantique (tout ce qu'il ne faut pas faire pour éviter les répétitions), un type bon en maths, on passerait outre ses difficultés en chinois pour qu'il puisse aider un jour la NASA. La

filles douées en chinois, on s'en fout qu'elle puisse pas situer le Thurmikistan sur une carte, du moment qu'elle finit traductrice à l'ONU.

En France, le type finirait caissier et la fille serveuse au Chinatown (là où on ne noie jamais les chatons indésirables) Enfin, Moïse et moi. Jérôme, on aurait cru une mauvaise imitation avec sa gueule de surfeur qui a mangé trop d'u.v. et son petit pull Eden Park, il était hors sujet. Pauvre gars ! Trop chez nous et pas assez chez eux. Ça nous a bien fait passer le temps. Tout ce qui bougeait et qui était à portée de voix, on a essayé de l'embrouiller. Le score fut sans appel : 8 pour Moïse, 4 pour Djamel et une grosse frustration pour Jérôme. En tant que bon ami, j'ai essayé de lui remonter le moral : "Tu sais, Jérôme, la seule chance que tu aies d'avoir une fille dans tes bras, c'est d'aller promener ta petite sœur". Humour, quand tu nous tiens ! L'attente prit fin quand la madame qui avait l'air toujours stressée fit passer Jérôme, puis Moïse. Je ne peux vous conter que mon expérience vu qu'avec ces deux mythos, la vérité est ailleurs. Une salle aussi grande que le salon de mes parents avec trois types et une femme assis sur des chaises, blocs-notes à la main. Ils me faisaient grave penser aux junkies des beaux quartiers qui viennent se ravitailler dans ma cité autant pour les tarifs compétitifs que pour l'adrénaline. Ne pouvant leur fournir leur book, ils m'ont demandé de me présenter et de réciter mon texte. Je leur ai complètement retourné le cerveau : un mélange d'humour, de mensonges avec une pointe d'abusé et je signe mon engagement en tant qu'intermittent du spectacle. Ces dix mètres qui me menaient dehors m'ont parus vachement longs. Je ne pouvais pas être content : je ne savais pas si mes deux collègues avaient été pris. En solo passe encore. Mais, l'un sans l'autre, c'est la misère : ils sont un peu le yin et le yang. Sans Jérôme, Moïse serait en prison ou six pieds sous terre depuis un moment. Sans Moïse, Jérôme aurait prononcé son premier mot en public le jour de son mariage. Alors, je m'imagine sans l'un ou l'autre. Avec Moïse, on va mettre le feu à la pinède. Je vois bien notre retour à Lyon : par rapprochement familial inter-pénitentiaire. Avec Jérôme, ça sera le Grand Bleu, le monde du silence. Mon Dieu, je vais être obligé de lire ! Mes doutes ne furent pas longs. A peine sorti, nos sourires communs nous rassurèrent. Le départ était prévu pour le lendemain. A la signature, ils nous avaient donnés un pack comprenant billets de train, rendez-vous de transfert, réservation pour un bungalow à proximité et une liste de vêtements à apporter à base de casquette, jeans, tee-shirts, baskets. Au vu de

notre garde-robe, on n'aurait aucun souci. Le tournage devait prendre deux semaines. Nous étions tellement excités que nous n'avons pas pu en dormir.

Avant de décoller, on se l'est un peu pété au quartier. Résultat, on part avec trois surnoms : Pacino, De Niro et Clint. On va les pleurer ceux-là. Le temps qu'ils nous lâchent la grappe avec cette histoire, on sera grabataire. On avait décidé quand même de marquer le coup. Une bouffe au resto, ça nous intéressait pas plus que ça, vu que lorsque tu as goûté une fois la bouffe de Maman Djamel, tu ne peux être que déçu. Ça peut poser de légers problèmes, vu que t'es obligé de mimer le plaisir quand, par un énorme miracle, tu te retrouves en tête-à-tête avec une dame. Parce que si tu la mets cash en compète avec ta mère, ça risque de la faire flipper. Et vu qu'elle a autant de chance de l'égalier que toi de sauter à pieds joints l'Everest, n'essaie même pas. Une décision de boîte de nuit fut votée. Le Poisson Anglais est le coin le plus à la mode. C'est situé sur une péniche. La jeunesse argentée de la ville vient les nuits de fin de semaine pour claquer les thunes de papa même pas chèrement gagnées, se bourrer la gueule et plus si affinités. L'entrée se fait par un embarcadère avec une porte à barreaux gardée par deux monstres sans doute élevés à la chair de petits enfants. Il doit y avoir un élevage parce qu'ils sont tous sortis du même moule : grands, costaux, blacks version rugbymen, un QI à peu près égal à 110 (chiffres cumulés) et une oreillette pour que le monsieur de la caméra ordonne : "Sésame, ouvre-toi" ou "Ferme ta gueule et rentre chez toi". Les barreaux sont blancs, d'une épaisseur approximative de 15 cm avec un renforcement vertical. La serrure est de type classique avec une poignée accessible uniquement du côté des monstres. Je vous donnerais bien 2 ou 3 détails sur la musique, le mobilier, l'ambiance mais j'ai jamais passé le niveau des deux brutes. Et ce soir, comme de nombreux autres soirs, dans de nombreux autres lieux passés, présents et à venir, nous étions les maillons faibles. Même en positivant, on pouvait accepter l'humiliation suprême de se faire remballer alors qu'on avait sorti la sape du dimanche mais le fait de savoir que le prochain bus était à 5 heures d'extrême fraîcheur et que les taxis, on ne peut pas les frauder, une pensée fort légitime de violence sur la voie publique traversa l'esprit de Jérôme et le mien, comme reliés par une autoroute de haine. Mais Moïse, avec cette vivacité d'esprit semi-miraculeuse, était déjà en train d'embrouiller les portiers. Il se présentait comme le président de SOS Racisme en tournée de testing et que de nombreuses plaintes, les

semaines antérieures, avaient déjà été déposées.

J'ai vu en une seule seconde ce que Michaël JACKSON a mis dix ans à faire : les deux gogolitos sont passés de blacks à blancs. A première vue, au regard de mon pote, j'avais compris qu'il n'avait plus envie de rentrer dans leur péniche mais de leur pourrir leur soirée, comme ils nous avaient pourris la nôtre. Mais, le maître de la plantation dans l'oreillette magique a expliqué aux deux colonisés que ce n'était qu'une blague. La porte, aussitôt, s'est refermée. Mais, ça n'a pas refroidi pour autant mon gros copain tout noir. Il décroche son téléphone et en 8/10 coups de fil piochés dans ses connaissances, on a la marque de la voiture du directeur, son lieu de parking et même la fin de son immatriculation. Il nous a bien fallu une heure pour collecter les poubelles du quartier mais trente secondes pour les vider dans la BMW. Par contre, je m'en veux d'avoir rempli le réservoir d'excréments de chiens car c'est irréparable et hors assurance. Non, je déconne. J'ai presque joué. Quand il a dû essayer de démarrer, il a dû se retrouver dans la merde. Les 10 km à pied pour revenir nous parurent presque comme une promenade de santé. On a déliré tout le retour sur comment on allait leur faire une publicité quand nous serions des stars. A 16 heures le lendemain, nous nous dirigeâmes vers le sud. A 16h10, nous fûmes contrôlés fort poliment comme le reste du wagon. Une heure plus tard, un autre contrôleur qui devait regagner sa place, traversa notre compartiment, s'arrêta à notre niveau et demanda à voir nos billets. Il a dû croiser trente personnes avant d'arriver à nous et aucun n'a eu droit à son zèle. Nous lui fîmes remarquer que nous avions déjà été contrôlés. Il ne voulait pas lâcher l'affaire. Je sentais Moïse qui commençait à changer de température. Jérôme que je soupçonne d'avoir des prédispositions de serial killer lui dit avec sa voix la plus calme : "Monsieur l'agent, saviez-vous que le train est le moyen de transport le plus sûr loin devant l'avion, la voiture et la marche à pieds ? Ne renversez pas les statistiques !" L'intonation de la voix a incité notre homme en bleu à demander des renforts. En trente secondes, il y a eu une arrivée de schtroumpfs grognons. Comme me l'a appris le Club Dorothée, j'ai cherché le Grand Schtroumpf et lui expliquai que nous avions déjà présenté nos titres de transport et que nous cherchions la raison pour laquelle sur 300 passagers, c'est nous qui avons droit à du rab alors que nous, on ne voulait pas faire d'excès. De plus, nous étions extrêmement procéduriers et nous

n'en resterions pas là. On ne devait pas être concentré.

Gargamelle avait dû apparaître parce que tout le village bleu sans explication nous quitta. "Gare d'Orange". "Fachos, Fachos Men. Ce sont des fachos men." La gare était baignée par ce soleil du Sud que nous espérions tant. J'enviais le bronzage des indigènes qui nous entouraient, leur accent chantant qui insufflait la joie même lorsqu'ils demandaient l'heure. Et les jupes, mes amis ! A en perdre haleine ! Il y en avait partout. Qu'est-ce que c'est beau une femme en jupe ! Pourtant, nous n'habitons pas en Laponie mais nos consœurs banlieusardes affectionnaient plus le jean, sans doute moins risqué vu les comportements salaces du zoo qui parfois les entourait. C'est vrai qu'une fille qu'on ne calculerait même pas chez nous attirerait plus facilement notre regard ici. Une Twingo de base blanche, bof ! Mais une couleur métal, les sièges en cuir, un toit ouvrant, elle attire déjà plus. Les odeurs, c'était autre chose. Le jasmin, le sable chaud, le thym et l'origan. On se croirait dans une cuisine lorsque l'on ouvre un sachet d'herbes de Provence. Même la lumière, ici, elle était frontale. T'as pas à faire 50 mètres pour contourner l'immeuble qui te cache l'horizon. L'immensité des espaces, c'était un truc de ouf ! T'es pas obligé de monter au 18<sup>ème</sup> étage pour voir plus loin que tes immeubles. C'était limite angoissant : trop d'un coup, je savais pas si on pourrait digérer. Dans les journaux, souvent on parle de disparité Nord/sud, à cet instant, je ne nous sentais pas les grands gagnants. Un grand blond habillé comme Harison Ford dans Indiana Jones nous attendait avec un écriteau "AT Productions". Il en attendait douze. On était huit. Il paraît que ce n'est pas rare. J'en connais au moins trente dans mon quartier qui auraient pris en otage la famille du réalisateur pour être sur le tournage. C'est comme les types qui mettent leurs pieds ou leur sac sur les sièges des métros pendant qu'ils sont bondés et qu'une maman fait le voyage debout. Ca a tendance à réveiller en moi le pitbull qui était tranquille dans la niche. Bon an, mal an, on s'est retrouvé au fond du minibus pour ne pas perdre les habitudes durement acquises durant notre scolarité. L'ambiance était comme dans le reste du monde : froid au nord, chaud dans le sud. Le pauvre autoradio deux fois cinq watts du chauffeur à fond sur Léo Ferré m'avait presque fait pitié. Il perdait son combat à plates coutures face au MégaBoomer de Moïse qui crachait son Mapouka et son ambiance Zouk. La majorité silencieuse essayait de se faire oublier. Mission

réussie : ils étaient transparents.

Arrivés au camp, on découvrit notre habitat. Il y avait pas mal de monde déjà sur place. Les bungalows étaient par quatre. On n'a pas trouvé de colocataire. Ils ont dû être informés des cris de goret nocturnes de Moïse ou des odeurs que peut développer Jérôme que les traités sur les armes chimiques ne renieraient pas. On s'est toujours dit que lorsque l'on quitterait le giron familial nous vivrions ensemble. Quand je vois l'état de notre demeure au bout de 45 minutes, j'ai peur ! Le grand briefing avait lieu en fin de matinée. Nous fûmes présentés au reste de la troupe, puis pris en charge par la Madame Stressée du casting qui nous distribua un texte. Cette femme a raté sa vocation de prof ! Le scénario est donné à peu près une semaine à l'avance afin de bien s'imprégner du contexte et essayer d'apprendre le texte. Durant cette période habituellement, on passe à l'essayage des costumes. Mais nous, c'était assez simple : on devait venir au naturel. Le monsieur qui gérait la concordance costumes/scénario nous a félicité du choix judicieux de nos habits. Même Jérôme et son petit polo sont passés comme une lettre à la poste. Nous aurions pu nous présenter en golfeurs ou en kayakistes en expliquant qu'en ce moment on ne porte que ça dans les quartiers, ça serait passé. Nous aurions peut-être dû, comme Mathieu KASSOVITZ dans "La Haine" où on comprend pas trop ce que faisait le plan d'une vache au milieu d'une émeute. Le téléfilm aurait pu passer à la postérité avec trois gars habillés pour une compétition de Kayak se promenant le long de la pellicule. En attendant le souper, pour tuer le temps, on avait repéré un village sur la route : Romions. On voulut fêter notre arrivée avec une bouteille de coca fraîche et deux ou trois Granola. Le village devait se situer à trois ou quatre kilomètres de promenade champêtre. Nous décidâmes de découvrir cette charmante région. La distance ne nous faisait pas peur : elle était programmée dans nos jambes. C'était à peu près la distance qui séparait notre quartier du métro le plus proche vu que régulièrement les transports en commun étaient en grève pour protester du manque de sécurité régnant dans et autour de leur bus. C'est vrai que dans leurs 20 m<sup>2</sup> de tôle et de places assises se retrouvait parfois un concentré de misère pécuniaire et morale et que leur sécurité pouvait parfois être mise à mal pour avoir refusé la montée ou la descente d'un arrêt fantôme à un groupe ou une personne porteuse, elle, d'une frustration bien véritable. Cela fait plus de vingt ans que ces

lignes de bus sont dites "à risque". Hormis l'envoi sporadique de contrôleurs sous protection policière, rien n'est fait au quotidien pour assainir l'atmosphère.

Les conciliateurs et autres "AMIS" et je ne sais quoi de la Régie des Transports en Commun se regroupent dans les métros et lignes des quartiers centraux afin de diriger les touristes, rassurer les grand-mères adeptes des pages de faits divers des journaux et sécuriser les ordinateurs portables des self-men, grouillant tels des fourmis besogneuses aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux. Il est vrai que la France n'a plus eu de médailles depuis plus de vingt ans à l'épreuve de marche aux Jeux Olympiques. En formant un pan entier d'une population, ils espèrent sans doute favoriser l'émergence d'un futur champion. Mais, il faut quand même avouer que le paysage qui nous est offert en cette douce matinée estivale nous change de nos sempiternelles barres d'HLM. On se croirait à Ushuaïa ! Des buissons entiers de fruits des bois jonchaient notre parcours et on pouvait y goûter sans risque de voir surgir un vendeur de Carrefour peu partageur. Le béton de nos trottoirs faisait place à une route mi-bled, mi-pays civilisé. De plus, un vrai zoo nous entourait. De nombreux "bêê" et "meuh" nous regardaient passer sans aucun étonnement. Mon père aurait été en ma compagnie, nous aurions sans doute ouvert une boucherie Hallal dans les dix minutes : il y avait un trop fort potentiel de matière première. Par contre pour la clientèle, mon GPS intuitif n'a découvert que nos pauvres gens. Après trois kilomètres à réfléchir sur le "Pourquoi la vache elle rit ?", nous voici arrivés à Romions. On se serait cru dans un film de Fernandel en couleurs mais c'était beaucoup moins marrant. Le village, ou plutôt les maisons regroupées, devait faire 200 mètres en longueur en tout et pour tout, avec pour bâtisse principale une église et pour seul commerce un bar-tabac-boulangerie-PMU-épicerie-garage-Poste. Un vrai hypermarché de 50 m<sup>2</sup> ! Avant même que nous ayons eu le temps d'affronter le regard plein d'à priori des gens du coin, une Renault 4L bleue, la même que celle de Momo de la barre 5 achetée moins de 1000 euros aux enchères, se gara près de nous. Les bonjours pleins de soleil des deux gendarmes qui s'en sont extrait difficilement, nous tirèrent de nos réflexions communes de savoir si 1000 euros pour une voiture de plus de 15 ans avec 150 000 kilomètres au compteur avec une couleur aussi bouffonne, c'était une bonne affaire. Mais là, à cet instant précis, nous avons autre chose à gérer. Le plus moustachu des deux qui nous apparut être le chef nous demanda nos papiers. L'œil aiguisé de Jérôme

décrypta les galons qu'ils portaient.

Grâce à son intense connaissance des documentaires sur l'armée (Rambo, les têtes brûlées, les bidasses de la 7<sup>ème</sup> compagnie, les gendarmes de Saint-Tropez) et sans sourciller une seconde, il nous annonça que c'était un amiral chef affecté à un porte-avions. L'homme en bleu nous fit remarquer très judicieusement que c'était la première fois qu'il nous rencontrait. Nous ne pûmes qu'acquiescer face à son fort esprit d'observation. Par contre, sa seconde question nous laissa, Moïse et moi, sans voix. Il voulait savoir si on avait une information à lui donner sur un vol de bûches chez un exploitant avec un nom imprononçable vivant dans la région. Jérôme, lui qui ne parle jamais, ne peut s'empêcher de l'ouvrir dès que se pointe l'autorité. Mon premier œil au beurre noir, je le lui dois en grande partie. Nous faisons une cage à cage sur un terrain de hand quand douze types se sont pointés. En plus du surnombre, ils étaient plus âgés et paraissaient bien moins enclins que nous à la poésie et à la contemplation de la nature. Ils nous vociférèrent de quitter le terrain et quand Jérôme leur a demandé de repasser quand nous aurions fini, j'ai vu défiler toute ma vie (ce fut bref et sans intérêt). On s'en est pris plein la gueule. Alors, lorsqu'il répondit aux gendarmes que c'était sans doute un groupe de trafiquants de cure-dents, on se voyait déjà en garde à vue. Au lieu de ça, les gendarmes ont éclaté de rire et, le plus étonnant, nous ont invités à boire un verre. C'était la première fois que je discutais avec des types de l'âge de mon père dans une autre langue que l'arabe ou que le sujet de conversation n'était pas "Vous pourriez aller faire votre boucan ailleurs !", sous-entendu chez vous, sous-entendu chez mes aïeux, sous-entendu derrière la Méditerranée, là où les accords de Schengen n'existent pas. Mais là, quand même, c'était plus fort que tout ! J'avais l'impression d'être dans la 4<sup>ème</sup> dimension: j'étais en train de discuter terroir avec un amiral-chef affecté à un porte-avions. Et toujours selon notre expert des us et coutumes de l'armée, un homme grenouille sans doute du GIPN. C'est quand même bizarre les vacances ! Ça vous fait faire des trucs **que même la pensée la plus éloignée ne vous aurait pas traversé**. Quiconque du quartier nous aurait croisés en train de discuter avec des hommes en bleu, ça aurait fait trois fois le tour de la cité et nous nous serions retrouvés attachés dans une cave en train de tester le niveau de fiabilité d'une batterie. J'aurais moi-même vu Moïse ou Jérôme attablé



comme nous l'étions, j'aurais sans doute tenu les câbles. Mais l'air du sud nous donnait l'impression d'avoir brisé des chaînes invisibles.

Nous aurions pu écouter de la techno sans crouler sous les quolibets, tenir la main d'une fille sans que cela soit compris comme un acte de faiblesse, s'asseoir en face d'une prof non parce qu'on est un lèche-cul mais parce que c'est quand même là que tu vois et entends le mieux, manger du cochon, courir nu à travers les prairies, acheter du vin pour les repas de famille - non, là, faut quand même pas abuser sur l'air du sud. Et la cerise sur le gâteau, ils nous ont ramené. Déjà attablés, on finissait dans la cave mais raccompagnés chez nous on finissait pieds et poings liés dans la Saône/Rhin/Rhône, choisissez votre région, avec la réputation de balance qu'Huggy les Bons Tuyaux ne renierait pas. Par contre, au camp, ça a eu une incidence que je n'aurais pu imaginer. Les filles nous regardaient comme si nous étions des BELMONDO et que nous allions faire une cascade. Les hommes, production et pseudo stars compris, nous souriaient bêtement. Ils ont dû penser que la gendarmerie nous avait embarqués. Mais là, ils nous débarquaient : la nuance est importante. Mais tacitement, on s'est mis d'accord pour être les plus mythos possibles sur les explications qu'on n'éviterait pas de nous demander. Le repas du soir fut servi à 21 heures sous une immense tente illuminée par d'énormes réchauds. 21 heures. Ils sont malades ces gens-là ! J'avais l'impression de faire le Ramadan. Mais je n'ai pas cassé le jeûne parce qu'il fallait voir la tête du dit repas. Une tomate : j'aime pas. Du jambon : je ne peux pas. Des salsifis : faut être punis pour bouffer ça ! Et, en dessert, fruits du verger : j'appellerais plus ça, invendus du marché. Je devais être affamé. Il m'est arrivé plusieurs fois dans la nuit de rêver du Mac Donald. Mais ici, un fast food, avant d'y arriver, tu as au moins une étape de Paris - Dakar à réussir. Nous étions au moins quatre-vingt à table hormis les guest stars et les cadres, il y avait tout le monde. Entre le fromage inexistant et le dessert qui n'avait pas lieu d'exister, on a essayé de taquiner la comédienne, sans grande réussite. On devait manquer de fibre artistique ou bien de piston, pour elle. Le filon le plus exploitable était les techniciennes, les régisseuses - enfin tous les emplois finissant par ES - et, on s'en est donné à cœur joie. La fin de la soirée s'est terminée autour d'un feu de joie avec des djembés et de guitares. Une vraie colonie de vacances ! Notre bungalow jouxtait le rassemblement. Quand on s'est couché, on se serait cru entourés par les Indiens. L'avantage, c'est que

ça couvrait les bruits de Moïse. Mais, le pire dans la vie de groupe, c'était la découverte des lieux publics : les toilettes et les douches communes.

Les odeurs à elles seules ont violé à plusieurs reprises les traités genevois sur les armes chimiques. On a cherché pendant des mois l'arsenal biologique de Saddam HUSSEIN alors qu'il était tranquillement planqué en Ardèche. Une chance qu'elle ne fut pas découverte pendant notre séjour ! Etant le seul maghrébin – pour un téléfilm sur la banlieue, ça n'a pas dû être simple à scénariser – c'est sûr qu'ils m'auraient mis ça sur le dos. La dame de ménage elle-même ne devait pas oser y rentrer. Nos scènes devaient être jouées pour la fin de la semaine. Cela nous avait laissé le temps pour découvrir le coin, les lacs, les rivières, les sports nautiques. Pour des jeunes n'ayant connu que la piscine municipale, nous étions très aquatiques. On aurait voulu écumer les bals et les demoiselles de la région. Mais force de le constater que, les transports en commun, c'étaient pas leur trucs. On était super dépendant du camp. De temps en temps Indiana Jones nous embarquaient en range rover pour aller récupérer des nouveaux figurants ou techniciens. Mais on avait au maximum une demi-heure pour faire le plein en commissions, alors la gaudriole cela passait au second plan. Il fallait à tout prix qu'on trouve une troisième voie. Comme nous l'avait si intelligemment soufflé Christophe, câbleur de son état ; nous n'avions qu'à faire de l'auto-stop. C'est vrai que trois bronzés dans un monde tout blanc nous allions faire fureur ! Patrick éclairagiste, nous conseillait plutôt la location d'une voiture. Son idée se tenait, il nous manquait plus que l'argent et le permis de conduire. Comme souvent en difficulté nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes pour résoudre cette équation. Et je vous rappelle que Moïse était très fort en maths et qu'il avait constaté que le jeune premier, fils de son père entrevue entre autres dans des séries, reconnu comme sous la pluie, Hélène et ses pistons et le commissaire Durlin, n'utilisait pas la voiture de fonction fournie par la réalisation : « pas assez chère mon fils ». J' imagine bien son coup de fil à son paternel : « papa si tu voyais la voiture qu'ils m'ont fournie, tu n'y croirais pas toi-même » ! Elle n'est pas décapotable, les sièges, c'est une véritable catastrophe, on croirait qu'ils ont découpé les rideaux de la concierge. Et le pire ! C'est qu'elle est rouge ; Et tu sais bien que ça a un super mauvais effet sur mon karma. Peux-tu demander à Edouard de descendre le Cabriolet » Résultat une CLIO pour le prix de rien du tout. Par contre, avant de rentrer dans cette foutue carcasse, nous savions

tous conduire, une vraie équipe de Formule 1. Mais quand, j'ai vu qu'on s'était tous installé à l'arrière, j'ai senti la patate cuite à point.

D'après nos dires nous avons tous roulé plus de kilomètres qu'un chauffeur de bus. Mais là, à cet instant un ange passe et Joe le Taxi s'est cassé. Résultat, c'est moi qui m'y suis collé ; Le lac le plus proche était à 15 kilomètres : deux heures montre en main tout en première ; on a passé plus de temps dans la voiture que dans l'eau. A notre retour, le soir après la mascarade du dîner, un électricien nous a parlé d'un bal qui aurait lieu à proximité, il avait réussi à emprunter le van et nous étions les bienvenus. J'en aurai eu les larmes aux yeux. Il nous connaissait à peine, mais sans peur, sans fausse excuse nous entraînait avec les autres. Plus les années avançaient, et plus je constatais que certaines professions ont en leur sein un plus grand nombre d'hommes ou de femmes ayant la main sur le cœur. Les professions manuelles ne m'ont jamais déçu, à se demander si le fait d'avoir les mains calleuses assouplissait avec un système de vase communicant le cœur. Moi, je dois être une sacrée saloperie, parce que pour mon malheur je suis allergique à tous travaux. Je ne sais pas visser, couper, monter, démonter, réparer quoi que ce soit correctement. Je n'ai jamais cherché non plus à le faire ! La vue du cambouis, la graisse, les éclats de verre, la crasse, les échardes de bois, les risques de coupure, tout ça, je ne réussis pas à kiffer. A la vue d'un tournevis, en deux secondes je me transforme en Vincent Macdoug. C'était encore un point qui me distinguait de mes congénères Vénissiens. Nos parkings étaient de véritables concessions automobiles. Chez nous MIDAS, c'était tout le monde et pas besoin d'un rendez-vous. Il suffisait d'ouvrir son capot pour voir arriver comme par magie trois ou quatre géo trouve tout qui ont des connaissances pointues en la matière, vu qu'ils sont déjà passés près d'un garage, ça peut être une simple vidange, comme remonter entièrement une épave, moteur compris en véritable voiture. Il n'est pas rare de croiser des pages de l'histoire automobile au bas de nos tours vingt d'âge 300 000 kilomètres au compteur et elles partent tous les ans au Bled. Il faut voir l'acharnement qu'ils mettent dans la propreté de leurs quatre roues. Certains de ses mécanos du dimanche prennent une douche une fois par semaine mais l'astiquage de leurs quatre roues c'est journalier. Nous sommes arrivés sur la place du village où avait lieu le bal un quart d'heure plus tard. Les bals avant ce soir, je ne connaissais pas ; à ce que j'ai pu y comprendre, ils sont souvent plus ou moins tous calqués sur le

même moule : une place du village, une association organisatrice, souvent une association laïque et chrétienne.

Un DJ à deux balles qui parle plus qu'il ne passe de musique, sangria, bastaga, coca comme seules boissons. Celui qui commandait de l'eau se prenait un seau d'eau dans la gueule (humour, quand tu nous tiens !). La série de slow vers une heure du matin, moment clé c'est là que les couples naissent et les coups de poings fusent. Aidés en soi par l'alcool, le patriotisme de clocher et la jalousie. Et encore ce soir, la tradition est respectée. Comme bons voyeurs que nous étions, nous nous rapprochâmes pour la manifestation de virilité, afin de ne rien rater de la scène. Mais ce fut moins distrayant que prévu, c'était notre électricien qui se faisait houspillé par un gars du coin, une sorte de pilier de rugby qui lui reprocha d'avoir mis sa langue dans la bouche de la fille du boulanger en moins de deux heures alors que lui ça faisait deux ans qu'il traînait ! Donc il était sérieusement en train de se faire secouer. Je posais une main ferme sur Jérôme pour éviter qu'il ne s'en mêle, il n'aurait fait que souffler sur les braises. Cela aurait déclenché une bagarre générale. J'ai préféré puiser dans l'histoire, en me rappelant les paroles des grands hommes, qui comme Gandhi l'apôtre de la non-violence, libéra son pays du colonialisme anglais sans hausser une fois le ton. Ou Martin Luther King, une bible à la main, une matraque de CRS sur la tête qui fit avancer les droits civiques du peuple Afro-Américain aux USA. Le Dalaï Lama, résistant à l'occupation chinoise, avec une infusion de thé. Je m'avançais vers la zone de conflit avec les yeux encore mouillés d'humanismes. Les bras ballants, les paumes tournées vers ces deux hommes en colères, comme une mère se rapprochant de ses enfants se chamaillant. Le pilier de rugby en d'autres termes que j'aurai utilisés me conseilla une relation homosexuelle. Je ne compris tout de suite le rapport avec la situation. Lorsque je lui déchirais une claque puissance 10 sur l'échelle de Richter qui est utilisée pour dénombrer la force des gifles. C'est toujours la même chose, je pars avec les meilleures intentions, la fleur au fusil (mais avec un fusil, on ne sait jamais !). Et je ne trouve qu'incompréhension, les dix mètres jusqu' à la zone de conflit, j'étais Jésus Christ prêt à tendre l'autre joue, guidant mon troupeau vers de verts pâturages au lieu de ça, à la moindre colère je me transforme en Attila et je mets un méchoui direct sur le grill. Je ne suis pas un grand bagarreur mais un assez fin tacticien. Lors de conflits entre quartiers, pour des problèmes d'honneur, de puissance territoriale,

ou de filles, ou d'embrouilles générales, je gérais les soucis d'organisation et la tactique à employer.

S'il fallait négocier sans pour autant perdre sa réputation, être armé ou désarmé, en bugne bugne ou de bagarre générale, n'y allaient qu'avec les grands, ou embarqué les gremlins avec tous les risques d'embrasement s'attaquer directement à leurs chefs, menaces ou pas de menace, attaques collatérales etc. ... Et demander à Jérôme de rester surtout chez lui, déjà qu'on était bien dans la merde. La peur de l'inconnu à cet instant marchait à son maximal. J'imaginai ce qui devait se passer dans la tête de ma victime : pourquoi, il m'a frappé ? Est-il armé ? Est-ce qu'il est tout seul ? Ou en meute ? J'ai lu dans un FN hebdo, qu'ils pratiquaient tous un sport de combat. Est-ce que je dois respirer maintenant, ou expirer ? Je remis une couche en le menaçant des pires atrocités s'il se relevait. Le feu sur la terre et Armageddon en sus, s'il avait à cet instant un doute sur la marche à suivre, ça la calmé direct. Je pris mon électricien sous le bras, en lui demandant de me suivre vite avant qu'il ne change d'avis ou avant qu'un coup de fusil malencontreux détruise mon acquis tout neuf. La fuite fut orchestrée d'une manière de maître par notre Moïse national. Et nous pûmes regagner le camp, avec les remerciements ad vitam aeternam de notre nouvel ami. Et une réputation de superman, pas chère payée. Le lendemain, nos amis les gendarmes nous ont visités par simple politesse ; mais les autres n'étaient pas censés le savoir. Nous fûmes glorifiés comme des demi-dieux. Jérôme avait capté dans une conversation dans laquelle, j'avais maîtrisé une équipe de rugby ; remplaçant et entraîneur compris d'une seule main et j'étais champion du monde d'un sport de combat que je ne connaissais même pas et encore j'étais le moins fort des trois. Ce n'est pas pour me la jouer, mais je n'ai plus eu de soucis de rapports humains avec les comédiennes par la suite. Le comédien avait remarqué que sa Clio avait bougé, mais m'en a jamais parlé. Et la bouffe s'est sacrément améliorée pour nous trois le soir ! \_Tout se passait le mieux du monde jusqu'au jour du tournage. \_On alla trouver le réalisateur et on lui expliqua qu'après la lecture du texte, on ne pouvait pas dire devant témoin les insultes qu'il voulait que l'on profère, au vu que nos mères allaient regarder nos prestations. En fait, nos rôles étaient une combinaison de fantasmes sur la violence des jeunes et de propos ayant plus leur place dans un film pornographique qu'à la télé aux heures de grande écoute. Nous eûmes à peine le temps de finir que le réalisateur est parti dans

une rage folle. Il devait avoir l'habitude de faire ça avec les moutons qui l'entourent.

Mais, en deux minutes, on lui a mis un dolby stéréo dans les oreilles avec multitudes de menaces à peine voilées. Il aurait dû nous filmer, il l'aurait eu sa scène. A notre colère, il est redevenu tout doux comme un agneau et rejoignit son troupeau. \_On s'est arrangé pour se faire payer notre semaine et nous sommes allés squatter le camping voisin.

Pour une fois, on est parti en vacances.

RIDFA 69